

Les Cahiers de Provence — 4

Pierre AZEMA

LA RELIGION DE CALENDAL

*Étude critique*

Les Cahiers de Provence - 4

---

Pierre AZEMA

LA RELIGION  
DE CALENDAL

*Étude critique*



IMPRIMERIE DES ÉDITIONS PROVENÇALES  
16, Rue Maréchal-Joffre, AIX  
1962

IMPRIMERIE DES ÉDITIONS PROVENÇALES  
16, Rue Maréchal-Joffre, AIX  
1962

## LA RELIGION DE CALENDAL

Nous n'envisagerons ici qu'un aspect — à première vue met, limité — du très vaste sujet qu'est l'étude de la religion de Mistral. On en a déjà beaucoup écrit, sans que tout ait été dit, tant s'en faut. Ce qui, du reste, n'a rien de surprenant: l'œuvre considérable et la longue vie du poète de Maillane offrent à cet égard, comme à bien d'autres, un immense terrain propice à toute sorte de recherches. Et, si l'on peut dire, un terrain plus accidenté qu'il n'y paraît d'abord, assez différent de la large plaine unie que croit découvrir celui qui n'y porte qu'un coup d'œil rapide et un peu lointain. On ne s'étonnera ni ne s'indignera que commentateurs et critiques divergent parfois dans leur jugement, suivant que tel ou tel aspect de cet ensemble a plus ou moins accroché leur regard.

Aussi bien, dans la religion de Mistral, convient-il de discerner entre des éléments divers dont l'examen conduit à des conclusions dissemblables.

La foi chrétienne du Maillanais n'est guère contestable tout au plus peut-on arguer qu'il y entre une grande part d'attachement à la croyance traditionnelle, de fidélité à la religion ancestrale, mais je ne sache pas que cela suffise à la rendre suspecte.

Sa doctrine est, sans doute, plus floue, et assez vague parfois dans son expression pour inspirer, peut-être, quelques réserves: ceci ne le différencie guère de tant d'autres âmes de bonne volonté.

Son sentiment religieux, lui, est aussi certain que possible; il s'est exprimé en trop de circonstances, et souvent en termes magnifiques, pour qu'on puisse, à cet égard, élever le moindre doute, quitte à en apprécier diversement les analyse (1).

Par contre, sa pratique religieuse a été largement déficiente, et tant vaut dire nulle, au moins dans la deuxième partie de sa vie, c'est-à-dire à partir de 40 ou 45 ans, ce qui ne laisse pas de poser, quant aux motifs et aux circonstances de ce brusque et (relativement) tardif changement un problème, encore bien loin d'être éclairci.

On peut, il est vrai, le résoudre, ou plutôt l'éluder, en avançant de quinze ou vingt ans la date de cette crise; ce que fait un commentateur dont nous allons avoir à nous occuper.

C'est lui qui nous fournit occasion d'étudier la religion de *Calendau*. L'important ouvrage qu'il a récemment consacré au second en date des grands poèmes mistraliens (2) ne pouvait manquer de considérer cet aspect de l'œuvre. Ce chapitre de son étude complète et corrige sur certains points son ouvrage antérieur. *Mistral chrétien* (3), dont ce n'est pas le moindre mérite que le christianisme de Mistral y soit, examiné, à la fois, dans la vie et dans l'œuvre du poète.

(1) Cf. la très intéressante et pénétrante étude de B.-A. TALADOIRE: *Le sentiment religieux chez Mistral*. Editions Ophryx. Gap. 1955.

(2) Léon TEISSIER, *Calendau. Introduction au poème de Mistral*. Montpellier, 1959.

(3) Montpellier. 1954.

L'avantage de cette méthode, en ce qui concerne *Calendau*, est d'autant plus certain, que Mistral — on s'accorde à le reconnaître — a mis beaucoup de lui-même dans le héros de son poème, y compris, bien entendu, de ses rêves et de ses espoirs.

Ce poème, il est vrai, n'est pas, de l'œuvre mistralien, l'élément le plus caractéristique, du point de vue religieux.

— Peu de chose à cet égard, dans *Calendal* (sauf quelques pages çà et là, qui ne tirent guère à conséquence) dit B. Taladoire en une formule sommaire et peut-être excessive (4). Mais il n'en est pas moins intéressant, — au contraire, pourrait-on dire, en un certain sens. La prospection de ce terrain plus difficile incite à une plus patiente recherche, et permet de plus curieuses trouvailles que les traditionnels commentaires autour de telles pièces de circonstance sur lesquelles tout a été dit.

(4) *Op. cit.*, p. 55. Le jugement est sans doute aussi un peu hâtif; car il s'agit de peu de chose parmi les textes mistraliens publiés à partir de cette date (celle du *Psaume de la Pénitence* 1870) — ce qui aurait dû en exclure *Calendau* (1866).

\*

\* \*

Il n'est donc pas question de nier cette différence essentielle entre *Calendau* et *Mirèio*, poème tout pétri de christianisme, d'un christianisme évangélique épanoui naturellement dans le climat biblique et patriarcal d'un mas de Crau vers 1830. Avec bien d'autres œuvres de Mistral, mais plus qu'aucune sans doute, *Mirèio* baigne dans l'atmosphère catholique et romaine d'un pays fortement attaché à ses croyances traditionnelles (5).

(5) B.-A. TALADOIRE (*op. cit.*, p. 9) confirme là une opinion de Gabriel Boissy contre laquelle s'est élevé L. Teissier (*Mistral chrétien*, p. 3): — Je ne puis accepter les exagérations dans le imaginations d'un Gabriel Boissy: que les personnages de *Mirèio baignent* dans sa croyance, que le dénouement du poème *baigne dans la douceur et la miséricorde céleste*.

Il n'est pas inutile de préciser que L. T. donne comme référence *Le secret de Mistral* (Paris, 1932) où ne se trouve rien de tel.

Tout autre est l'atmosphère de *Calendau*, poème allégorique et historique, en quoi l'on s'accorde à voir l'épopée du patriotisme (d'aucuns disent du nationalisme) provençal.

Les amours de *Calendal* et d'Estérelle ne sont, à tout prendre, guère moins symboliques que celles de Guilhem et de l'Anglore dans *Lou Pouèmo dóu Rose*. Nous n'en sommes pas moins sur un plan très humain, celui de l'histoire, de la vie et du

destin de la cité terrestre. En ce sens — en ce sens seulement — j'approuve L. Teissier d'écrire: — *Calendau*, œuvre essentiellement laïque, à condition de prendre le mot laïque dans son sens obvie, sans nuance péjorative, et surtout sans la pointe agressive dont il s'aiguise dans le vocabulaire politicien....

(6) Qui pis est: il est conduit, à partir de cette erreur initiale, à minimiser ou sous-estimer de façon comme systématique tous les éléments religieux de *Calendau*.

Le grand bon sens dont le génie de Mistral ne se départ jamais lui a fait écrire cette œuvre laïque dans le style et sur le ton convenables au sujet, et qui ne sont plus ceux de *Mirèio* (encore que l'expression des traditions et du sentiment chrétiens n'en soit, pas absente, nous le verrons).

Mais en déduire — en négligeant cette explication fort simple et toute naturelle. — un changement dès cette époque, (1859-1866) dans les convictions religieuses de Mistral, n'est lieu d'autre qu'une supposition hasardée, que L. Teissier avance pourtant, étayée de deux frêles béquilles:

1° Et d'abord, l'influence néfaste de Lamartine, le pauvre grand Lamartine à l'égard duquel L. T. manifeste une hostilité digne du Marius André (de qui elle procède, peut-être) de *La vie harmonieuse de Mistral*,  
— *Cette ardeur religieuse [du temps de Mirèio] ne tarda pas à se refroidir dans les premières fumées de la gloire, dans l'orgueil de la vie, et, aussi, dans une admiration sans réserve de Lamartine, de sa parole, de ses œuvres, de ses idées.* (Mistral chrétien, p. 35).

Lamartine, on le sait, se fit le parrain du jeune Mistral encore inconnu; et son Quarantième entretien révéla au monde le génie de l'auteur de *Mirèio*. Celui-ci lui voua dès lors une affection respectueuse et quasi filiale, une reconnaissance qui ne s'éteignit ni ne faiblit jamais. On a, de ces sentiments très honorables (et fort naturels) de nombreux et éloquents témoignages. Ils n'ont aucun rapport avec une admiration sans réserve de toutes les idées de Lamartine. Car, en 1859, l'œuvre de Lamartine était, tant vaut dire, achevée; Mistral n'avait pas attendu cette date pour en connaître au moins l'essentiel et avoir sur elle son opinion. Favorable ou non, peu importe à notre sujet, puisqu'elle était, dans l'un ou l'autre cas, demeurée sans effet sur l'ardeur religieuse du Maillanais. Comment admettre que, soudain, l'événement de 1859 a eu le résultat que lui attribue L. T., et que la vénération de Mistral pour la personne de Lamartine a pris, aussi, le caractère d'une admiration sans réserve de ses idées — et notamment de ses idées religieuses (au demeurant, certes, pas toujours orthodoxes, mais que L. T. ramène trop cavalièrement à un déisme nébuleux). On voudrait, au moins, quelque commencement de preuve.

2° Et puis après, il y a les Catalans — bien entendu. Ils apparaissent et reparaissent maintes fois, dans les commentaires de L. Teissier; comme y reparaît l'inquiétant Lamartine. Car notre auteur a de la suite dans les idées, du moins dans certaines idées, caractéristiques d'une certaine famille d'esprits. Le hargneux antiromantisme,

la phobie de l'Espagne rouge, nous connaissons bien — et nous reconnaissons vite — tout cela.

— *Avec la gloire, voici les nouveaux amis venus et d'Espagne et d'Irlande... Voilà Mistral embarqué dans les affaires catalanes où la Vierge brunette (moureneto) de Montserrat n'arrivait pas à blanchir toute la marchandise, parfois tellement rouge que Mistral protestait. Les Catalans, très rouges en politiques, restaient en religion, pour la plupart, des chrétiens pratiquants, mais Wyse était complètement sceptique.* (op cit., p. 35-36).

Bien que le scepticisme radical de Wye soit (lui aussi!) affirmé sans preuves, je l'abandonne sans grand peine aux foudres de L. Teissier. Je ne puis, toutefois, m'empêcher de penser que celui-ci met une singulière complaisance à croire que cet Irlandais charmant, chevaleresque, mais un peu fol, a pu si facilement ébranler les convictions d'un homme aussi solidement équilibré que Mistral.

Quant aux Catalans, l'embarras de L. T. — sinon sa mauvaise conscience — se traduit assez par l'évocation de cette Vierge noire qui ne parvient pas à blanchir leur marchandise rouge. Il y a de quoi, vraiment, en rester bleu! Je rappelle que ces Catalans avaient pour *leader* (comme on dit en français moderne) Victor Balaguer, tantôt proscrit, tantôt ministre, et dont L. T. lui-même a écrit (revue *Calendau*, n° 8, p. 222):

— *Balaguer es liberau, mai noun republican* (Balaguer est libéral, mais non républicain), ce qui n'est pas le fait d'un politicien très rouge. Faudrait-il diagnostiquer chez L. Teissier un cas assez curieux de daltonisme? Cette confusion ne serait pas la seule; il y a aussi, notamment, celle du religieux et du politique dont il nous va falloir reparler...

Je signale au passage que ces Catalans, lors du voyage chez eux d'une députation félibréenne (1868), firent célébrer, à Figueras, une messe de *Requiem* à l'intention du père de Mistral, ancien soldat de l'armée révolutionnaire qui avait assiégé cette ville: émouvant témoignage non seulement de piété, mais de charité chrétienne.

Et, saluant ses amis dans l'ode *I Troubaire Catalan* (1861), Mistral trouvait naturel d'écrire, sans crainte de heurter leurs convictions (mais, au fait, n'étaient-ils pas — L. T. *dixit* — pour la plupart, des chrétiens pratiquants?):

*Aro pamens, se vèi, aro pamens sabèn  
Que dins l'ordre divin tout se fai pèr un bèn*

(maintenant pourtant il est clair, maintenant pourtant nous savons que dans l'ordre divin tout se fait pour un bien)

ce qui, sauf erreur, paraît une soumission d'un optimisme assez orthodoxe aux desseins de la Providence.

Par un oubli fâcheux, L. T. a omis à sa date cette citation qui n'est pourtant pas négligeable (7). Et, par erreur, sans doute, il date de quand il (Mistral) écrivait *Mirèio* le cantique *Pèr Nosto-Damo de Lumiero* auquel il décerne un brevet de parfait catholicisme, mais qui est — il l'indique lui-même — de septembre 1859. Ces coups

de pouce (et si c'est négligence, elle ne vaut pas mieux) ont, tout compte fait, un résultat *contraproductif* (8), comme disent — je m'en excuse auprès de L. T. les Catalans (9).

(7) On la trouve pourtant, p. 82, noyée dans les commentaires sur *Nerto*.

(8) Contraire à ce que l'on veut prouver.

(9) De même, Mlle H. Dibon brouille un peu les dates et les faits, lorsqu'elle écrit, dans les *Lectures sur Mirèio*, au sujet d'un certain aspect révolté et libertaire de ce poème: — Ce temps est celui de la période revendicatrice de Mistral: celle de l'aspiration à une liberté plus grande et à un peu plus de justice sociale. De la même veine que la révolte du chant X seront *l'Ode aux Catalans et la Comtesse*.

Ce n'est pas tout à fait cela.

Ce temps — celui de *Mirèio* — est encore celui de la fièvre romantico-démocratique héritée des enthousiasmes de 1848. Il se distingue du temps de *Calendau* — autrement dit de la période catalane — marqué lui, par une fièvre romantico-nationaliste dont, en effet, *l'Ode aux Catalans et la Comtesse* sont des symptômes éloquents et où la liberté et la justice sont toujours revendiquées, mais surtout pour la nation provençale.

\*

\* \*

Citant un mot du R. P. Poucel sur Anatole France: — Il avait opté contre la foi, L. Teissier commente:

— *Mistral est loin d'en être là. Tel Gœthe à la même période de sa vie, il croit s'être composé un christianisme à son usage personnel. Il croit lui aussi que le sentiment est tout.* (op. cit., p. 38).

Ce christianisme *sui generis*, autant et plus que Gœthe, rappelle le propos de cet Anglais que cite, dans une de ses lettres, la Princesse Palatine: — *J'ay un petit religion a part moi.* Et, partant de ce sentiment est tout, que n'appuie aucun texte, L. T. enchaîne, — avec un maillon assez gros.

*Examinons donc rapidement quel était alors son sentiment politique.* (op. cit., p. 38).

Cet examen ne saurait rien prouver, — et, en fait, ne prouve rien — quant au sentiment religieux de Mistral. Que l'ancien républicain, plus ou moins socialisant, de 1848 se soit en 1852 rapproché de l'Empire, pour s'en éloigner vers 1863, il y a là une évolution dont il est intéressant de suivre et d'expliquer la courbe, mais sans aucun rapport avec un changement d'ordre spirituel ou moral.

— L'année 1865 me paraît cruciale, écrit L. T.; or, qu'y trouve-t-il?

1° D'abord, une lettre au comte de Sémenow qui venait de se battre. Je comprends la nécessité du duel; je me battrais, je pense, comme un autre (10). Opinion que la théologie morale réprouve, mais qui ne permet pas de considérer comme mécréant ce duelliste éventuel, alors que tant de duellistes effectifs n'ont pas cessé d'être tenus pour catholiques.

(10)...comme un autre, *si le malheur le voulait*, écrit Mistral et il évoque la tristesse profonde qu'inspire, malgré tout, cette espèce de combat justement appelé singulier. Il n'est que juste de noter ces réserves, pour discrètes qu'elles soient elles ramènent à sa valeur l'approbation de pure courtoisie donnée à Sémenow. Procédé courant dans la correspondance et la conversation mistraliennes: le traditionnel: — *As resoun!*, dont n'est dupe que qui le veut bien — ou qui l'entend mal...

2° Puis, une lettre à Bonaparte-Wyse (3-4 juin 1865) où des considérations sur la vie future s'expriment en des termes parfois très discutables, tels: — Je comprends que l'âme d'un moucheron ou d'un crétin retourne après la mort dans l'océan de vie, dans grand être, simple concession, peut-être, mais fâcheuse, à l'idéologie extravagante de son correspondant (11), et commentaire à son usage de cette autre affirmation, beaucoup plus prudente, de la même lettre: — On n'a peut-être là-haut que l'immortalité que l'on mérite.

C'est là une idée à laquelle Mistral paraît tenir; elle est, en tout cas, assez ancrée chez lui pour qu'on en retrouve l'expression sous sa plume, quelque trente ans plus tard, dans ce dialogue entre mort qui, sous le titre *Dins l'autre mounde* (12), parut en tête de *L'Aiòli* n° 67 (7 novembre 1892). Le poète y fait parler ainsi Bertrand de Lamanon s'adressant au félibre Verdoulet:

— *Noste-Segne pamens nous a fa lume: — Dins l'oustau de moun Paire i 'a mai que d'uno estànci. Dounc segound la vertu de sa vido terrenalo, chascun es atira vers lou cèu de si pantai; e aqui, après la mort e lis espiacioun necito, trovo pèr recoumpènso la verificacioun de l'ideau sublime pèr lou quau, eilabas, a coumbatu, a rebouli.*

Notre-Seigneur nous a pourtant éclairés: — Il a plus d'une demeure dans la maison de mon Père, Donc, suivant la vertu de sa vie terrestre, chacun est attiré vers le ciel de ses rêves; et là, après la mort et les expiations nécessaires, il trouve comme récompense la vérification de l'idéal pour lequel, là-bas, il a combattu et souffert.

Ces expiations nécessaires ont bien tout l'air d'un très catholique Purgatoire; s'il paraît ne pas oser dire son nom, c'est simplement, semble-t-il, par une nouvelle concession de forme à W. B. Wyse. Et le Paradis qu'évoque Mistral ne s'éloigne pas tellement de celui de Dante, ce règne où les élus sont de degrés en degrés, mais tous inondés d'un bonheur ineffable, car la mesure de nos gages à nos mérites, cela même est partie de notre joie.

(11) Car on ne s'écrit guère pour se dire des choses désagréables, comme dit L. T. (*Mistral chrétien*, p. 49) à propos d'une lettre de Wyse à Mistral c'est aussi vrai,

évidemment, lorsqu'il s'agit des lettres de Mistral à Wyse — et même davantage, quand Mistral empruntait le style de Monsieur Lassagne...

(12) Qui n'a été recueilli dans aucun des trois volumes de la Prose d'almanach, de Mistral; pas plus que n'a été publié dans le recueil de ses Discours, celui prononcé à la Sainte Estelle de Marseille (22 mai 1881) et consacré à *L'insurrection des dialectes*. Il y aurait fort à dire sur la censure de Mistral par les mistraliens...

L'Alighieri a donné là une transposition poétique de la doctrine de saint Thomas d'Aquin: — Qui aura plus de charité verra Dieu d'une manière plus parfaite et avec une pins grande béatitude.

Certes, le dialogue mistralien de 1892 est très loin de cette rigueur théologique, et il y a quelque outrance à y voir, comme un commentateur enthousiaste, une page dantesque dont la théologie est pure de toute faille. Or, ce commentateur n'est autre que L. Teissier (Mistral chrétien, p. 87-88); il en tire, d'ailleurs, argument moins pour le Mistral d'alors dont la tiédeur religieuse en 1892 est hors de doute — que contre le Mistral du temps de *Calendau*: — Nous voici bien loin (les divagations de la lettre à Wyse de 1865...

Eh! non, pas si loin que cela, du moins quant au fond; car la forme, j'en conviens — et j'y insiste — se ressent de cet étrange mimétisme épistolaire par quoi Mistral souvent (et pas seulement avec Wyse) s'adapte jusqu'à l'adopter au style de ses correspondants (13).

Car enfin, et ceci est essentiel, la fameuse lettre à Bonaparte-Wyse est de peu contemporaine du poème *Pèr la felibresso Antounieto*, élégie funèbre pour Antoinette Rivière, dont L. T. reconnaît (*M. ch.*, p. 44) qu'elle est d'une inspiration profondément chrétienne, avec une allusion aux rapports de l'église triomphante et de l'église militante dans le dogme de la communion des saints. On ne saurait mieux dire, et cela, confirme que la lettre à Wyse, si elle est fort intéressante pour l'étude de la psychologie de Mistral, ne prouve rien quant à sa croyance.

(13) Comme, d'ailleurs, au jugement de B. Taladoire (*op. cit.*, p. 49): — Un bon épistolier, surtout s'il est poète, manifeste toujours quelque tendance au mimétisme, celui de Mistral n'est peut-être, pas si étrange que ça.

3°) Enfin, une autre lettre du 17 mars 1865, au même correspondant — où il réaffirmait à Wyse une admiration pour Garibaldi déjà manifestée le 6 septembre 1861. Mais cette admiration allait surtout au fils de Nice, — donc, pour Mistral, au compatriote provençal; et aussi au champion des nationalités en mal de libération (14). Un tel garibaldisme était, certes, contraire à la politique de la majorité des catholiques français et de leurs dirigeants (15) et on peut le dire anticlérical, au meilleur, sens du mot. Mais il n'était pas achrétien, ni antichrétien; je dirais volontiers: au contraire.

Au surplus, à cette époque même, le bon sens et la bonne loi d'un juge aussi peu suspect que Jean Reboul ne s'y trompait pas. En adressant à Mistral son poème *A François II* (le roi vaincu et détrôné des Deux-Siciles) le vieux poète légitimiste lui

écrivait: — Je sais qu'en politique nous ne desservons pas les mêmes autels, mais la croix nous reste et c'est sous ce divin abri que vous recevrez je l'espère l'hommage de l'amitié et de la poésie (16).

Reboul n'ignorait certes pas de quoi et à qui il parlait; son témoignage a du poids, venant d'un fidèle chevalier du trône et de l'autel, mais qui savait — on le voit — faire entre eux la distinction nécessaire (17).

(14) Dans sa lettre du 6 septembre 1861, Mistral appelle Garibaldi le libérateur de l'Italie.

(15) Politique qui n'était, d'ailleurs, par celle — beaucoup moins extrémiste — d'une élite de catholiques et patriotes italiens, auxquels le temps, *galantuomo* comme on sait, a donné raison. Cf. Arturo Carlo JEMOLO, *L'Eglise et l'Etat en Italie, du Risorgimento à nos jours*. Paris, aux Editions du Seuil, 1960.

(16) *Correspondance inédite de Jean Reboul et Frédéric Mistral*, publiée par Camille Pitollet (*Mercure de France*, septembre-octobre 1911).

(17) Voir Appendice I: *Religion et politique*.

\*

\* \*

*Calendau*, poème national, se doit comme tel de faire la place qui leur revient à certains épisodes de tradition chrétienne (*M. ch.*, p. 40) — ce en quoi, déjà, ce poème laïque n'est pas laïciste. Mais ce n'est pas tout.

Evidemment, il faut sourire avec L. Teissier du propos d'Edouard Aude, faussement ingénu, dans sa préface à la plaquette du pasteur André Lamorte, *Le christianisme de Mistral*:

— L'invocation de *Calendal* n'est-elle pas aussi toute religieuse puisqu'elle est faite à l'âme divinisée de sa chère Provence?.

Encore serait-ce un sourire à la Figaro; car un théologien pointilleux pourrait bien, dans cette âme divinisée de sa chère Provence trouver prétexte à procès (de tendance, — mais ce sont les pires) et inculper Mistral de l'hérésie: la mode le nationalisme païen (17 bis).

L. Teissier par contre, souligne, qu'il aurait pu négliger, quatre autres mots de l'invocation: *cantarai, se Diéu vòu* (je chanterai, si Dieu veut) équivalent du s'il plait à Dieu qui n'est guère, bien souvent, qu'une formule machinale. De même, il cite avec indulgence une opinion de René Jouveau qui voit encore une note chrétienne dans les mots du chant IX: — *Diéu pago tard, mai pago larg* (Dieu paye tard, mais il paye et largement!) simple proverbe familial dont l'utilisation est assez peu convaincante. René Jouveau marche là sur les traces de Raymond Lizop, que l'ignorance de certaines locutions provençales et quelque candeur naturelle incitent à porter au compte de la piété mistralienne d'antiques dictons comme *l'esprit es messagié* (l'esprit est messenger = il y a des pressentiments) ou encore: — *sian, emé Diéu* (nous sommes avec Dieu = tout va au mieux) (18). Mais, il est vrai, ces dictons, Mistral les adopte,

cette expression de la vieille loi populaire, il en use sans réserve et trop naturellement pour qu'on n'y trouve pas un écho de sa propre croyance — fût-elle plus traditionnelle que délibérée.

(17 bis) Plus nuancée et plus juste nous paraît l'opinion d'Albert Thibaudet, écrivant à propos d'Henri Bremond et de son ouvrage sur *La Provence mystique*: — On mettrait, je crois sous ce beau titre un livre encore plus vaste. Le mysticisme provençal va loin. Il déborde sur la poésie *Calendal* est une épopée mystique...

(18) Plus avisé, B. Taladoire cite aussi le *Sian emé Diéu*, mais sans surestimer sa valeur: formule qui revient plusieurs fois dans son œuvre formule à première vue catégorique, mais, à la réflexion, très vague (*op cit.*, p. 12). Cette locution revient plusieurs fois justement parce qu'il s'agit d'une formule clichée d'un dicton populaire d'usage courant.

Simple indice, si l'on veut: il ne faut sans doute pas en exagérer l'importance, mais pas non plus le négliger (19).

C'est avec raison que L. Teissier, contre l'opinion de M. Jean Pélissier, refuse de trouver un sujet d'édification dans les vers où l'évocation du prêtre qui *tèn l'oustio à la man e nous dis: adouras* (tient l'hostie à la main et nous dit: adorez) n'est qu'une façon pour *Calendal* de s'abaisser devant la splendeur d'Estérelle. Mais il a tort d'y voir une comparaison avec le sein nu de l'héroïne une lecture tant soit peu attentive du texte non seulement interdit une telle affirmation, mais la contredit expressément. D'ailleurs, dans *l'Introduction à Calendal* (p. 346) le reproche est sensiblement atténué, mais sans être beaucoup plus justifié: — N'insistons pas à nouveau sur la maladresse des mots avec lesquels Mistral parle de l'Eucharistie.

Maladresse? Si maladresse il y a, et même — parlons net — inconvenance, au sens strict du terme, c'est cette évocation, en cette circonstance, et pour souligner la phrase:

*Dins un eslu veniéu de vèire  
Qu'elo èro tout, iéu rén.*

(Dans un jet de lumière, je venais de voir qu'elle était tout, moi rien).

Mais, ceci dit — et ce n'est certes pas négligeable — l'évocation de l'Eucharistie qui suit:

(19) Une certaine hostilité clairvoyante ne le tient pas pour négligeable. J'ai connu un excellent félibre (majoral de surcroît) qui, dans *Lou cant dóu soulèu*, s'étranglait au vers: — *D'éu nous garde que s'escounde* (il corrigeait: — *E Diéu garde...*; au prix d'une répétition et d'une cheville, il évitait de se mettre sous la garde de Dieu). Le même déclarait ne pouvoir dire jusqu'au bout l'ode *À la raço latino* à cause de son dernier vers: *Afairo-te souto la crous!* alors que L. Teissier lui. (M., p. 69) refuse d'y voir un acte de foi personnelle et intime et parle d'un christianisme assez nébuleux... *Diéu nous garde* de toutes les variétés d'énergumène!

## *Lou prèire*

*Ten l'oustios a la man e nous dis: Adouras...  
Nautre adouran. Acó déu èstre:  
Diéu es tout béu, tout grand, tout mèstre.  
Nàutri mourtau, nàutri terrèstre  
Noun sian, foro si doun, que rastegue e pauras.*

(Le prêtre tient l'hostie à la main et nous dit: Adorez! Nous adorons. Cela doit être. Dieu est tout beau, tout grand et maître souverain; nous mortels, nous enfants de la terre, hors de ses dons, ne sommes que chétifs et misérables).

Cette évocation est, ce me semble, d'un croyant — d'un croyant dont on aimerait autant, d'ailleurs, qu'en cette occasion, il ne portât pas ce témoignage de sa croyance. Mais le témoignage demeure, et il n'est pas indifférent à notre propos. De même, L. Teissier exagère encore dans l'appréciation, sévère jusqu'à l'injustice, dont il souligne le commentaire d'une remarque de José Vincent:

— *José Vincent avait écrit: Tout rite est à peu près absent de la religion lamartinienne. Il arrive rarement au poète d'évoquer l'Eucharistie et la messe... Et, en rendant compte de cette opinion, le chroniqueur de la revue Calendau (1934, p. 346). Disait: J. Vincent n'a pas l'air de se rendre compte que cette remarque s'applique tout autant — sinon davantage — à la religion mistralienne. J'ajoute que les rares fois que Mistral évoque ainsi l'Eucharistie et, la Messe, il le fait avec une insigne maladresse.* (Mistral chrétien, p. 41).

Je puis préciser que ce chroniqueur (c'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité) avait, en 1911 ou 1912, recueilli cette remarque de la bouche du majoral montpelliérain Paul Chassary, un des hommes les plus compétents et les mieux informés en la matière.

Sur l'insigne maladresse de Mistral, il doit pourtant formuler une réserve, et renvoyer L. T. au chant X de *Calendau*, celui qui dépeint avec un grand luxe de détails les traditionnelles cérémonies de la Fête-Dieu à Aix, et dont (péchant une fois de plus par omission) il réussit à ne pas souffler mot dans son *Mistral chrétien* (20). Je vais au plus court et ne cite que l'essentiel. Voici la fin du cortège et, sous la *mitro d'or pountificalo*, l'archevêque porteur de l'ostensoir; alors,

*es balauvido  
L'amo pren vanc, l'amo es ravidò:  
Lou Diéu vivènt, lou Pan de Vido  
Entre li man dóu prèire, enfin, es adoura*

(L'âme éblouie prend son essor dans le ravissement: le Dieu vivant, le Pain de vie, entre les mains du prêtre, enfin est adoré!)

Non, je ne vois vraiment pas de maladresse dans cette évocation, que d'aucuns jugeront trop rapide, mais à laquelle sa concision même me paraît donner un surcroît de force et de relief.

(20) Il a, tout de même, réparé cette omission dans *l'Introduction à Calendal* (p. 348). Il veut bien rappeler et louer les termes choisis avec bonheur et les rimes riches de la scène finale des Jeux de la Fête-Dieu aixois. Grâce lui en soient rendues!

\*

\* \*

Il faut s'arrêter plus longuement à ce chant X: il en vaut la peine. Moins encore par l'éclat et la splendeur des images qu'il nous offre que par l'ardeur et l'allégresse que met *Calendau* à les présenter; et parce que le Cassidien est ici plus que jamais l'écho fidèle de la voix du Maillanais.

S'il est vrai, comme l'a dit Julien Green, que chacun de nous a son siècle de prédilection, celui dans lequel il se retrouve et se plaît à mener quelquefois une existence imaginaire, ce l'est surtout de Mistral. Son siècle de prédilection, c'est le temps de la Provence libre, celui qu'il évoque dans ce vers du *Roucas de Sisife*, sur lequel, en général, glissent avec prudence les commentateurs:

*Erian, à passa tems, lou pople. Noste rèi èro à-z-Aix.*

(Nous étions autrefois un peuple. Notre roi était à Aix).

De ce temps, il ne restait guère, vers la fin au XVIII<sup>e</sup> siècle — où se situe l'action de *Calendau* — que de grands souvenirs et de belles apparences. Assez pour exciter, l'enthousiasme de Calendal et pour inspirer le génie de Mistral. Les journées d'apothéose dont ils nous offrent le tableau, à la fois varié et harmonieusement composé, mêlent des éléments fort divers de nature et de qualité, mais qui, tous, tendent à exalter le sentiment patriotique.

Danses et jeux que nous dirions aujourd'hui folkloriques — mais d'un folklore alors vivant, — traditions de métiers, cortège où une Olympe de Carnaval (B. Taladoire, *op. cit.*, p. 32) voisine avec des personnages bibliques, manifestations d'esprit municipal et de fierté civique, tout cela culminant, à la fin de la journée du *Corpus Christi* dans la scène d'adoration que nous avons dite, on peut, suivant le cas, s'étonner voire s'offusquer d'un tel amalgame, ou s'édifier que tout s'y ordonne, en fin de compte, *ad majorem. Dei gloriam.*

Mais on ne peut guère se défendre de quelque inquiétude à voir situer sur le même plan le patriotisme et la foi, comme dans la strophe dont les derniers vers édifiants, cités un peu plus haut, sont immédiatement précédés de ceux-ci

*Li cor soun gounfle; se destrio*

*Lou sentimen de la patrio*

*Soun frejoulun; esbalauvido... etc.*  
*Qu'a boufa tout-d'un cop sus li front amarra*

(Les cœurs sont gonflés on distingue le sentiment de la patrie qui a soufflé, soudainement, sur les fronts atterrés son frisson l'âme éblouie... etc.)

Et, dans l'acte d'adoration qui suit, le catholicisme nous apparaît bien — ce qu'il est souvent chez Mistral — essentiellement marqué du caractère national; c'est la religion de nos pères, qui s'oppose aux dieux étrangers, à ceux que (nos) pères n'avaient jamais révérez: formules d'Ancien Testament parfaitement adéquates à la religion mistralienne et à son hébraïsme signalé et analysé avec tant de pénétration par B. Taladoire (21).

Que ce nationalisme religieux ne soit pas sans péril, c'est évident. Pas au point, ce me semble (quoi qu'en dise B. Taladoire, *op. cit.*, p. 12) qu'il risque d'entraîner... certaines hérésies dont le souvenir se rattache à quelques-unes des époques les plus prestigieuses du passé provençal. En tout cas, l'expérience ne justifie en rien cette crainte des trois albigéismes que j'ai essayé de définir ailleurs (22) Mistral n'a jamais affirmé — mais il l'a fait souvent, longtemps, et jusqu'aux dernières années de sa vie — qu'un albigéisme politique parfaitement compatible avec la foi la plus orthodoxe (23).

Par contre, on est fondé à craindre que, par la pente facile du moindre effort, il ne conduise à une religiosité routinière, paresseuse et mal assurée. Un certain traditionnalisme peut aller fort loin — en arrière. Je tiens de Paul Chassary un propos de Mistral, lui confiant que, s'il avait vécu aux premiers siècles de notre ère, il eût sans doute assez mal reçu les novateurs qui venaient prêcher une doctrine inconnue et renversaient les autels des dieux indigètes. Derrière le sourire qu'on devine, il faut savoir reconnaître la lucidité et la franchise de l'aveu.

(21) *Op. cit.*, p. 77 et 88-93.

(22) *Lous tres albigismes, in revue Calendau*, année 1935, p 106.

(23) Il en est de même, en général de ses disciples et en particulier, de Marius André (bien qu'à celui-ci l'orthodoxie fût parfaitement indifférente) dont on ne comprend pas par quelle aberration L. Teissier a pu écrire (*Mistral chrétien*, p. 16): Marius André le cathare. On croit rêver! L. T. n'a-t-il donc pas lu la préface de *Li Pirenèu*?

\*

\* \*

Il n'est pas bien grave, à mon sens, — ni, non plus, surprenant — que cette religion de terroir charrie avec elle un bon nombre de survivances païenne et de superstitions populaires, comme le dit encore B. Taladoire (*op. cit.*, p. 12) qui paraît, d'ailleurs, n'y attacher, — avec raison — qu'une importance très relative.

Et c'est la sagesse, je crois. Telles de ces survivances ont été, de longue date, exorcisées, voire baptisées, par des gens qui s'y entendaient mieux que nous en christianisme, et à qui il serait indécent de vouloir faire la leçon. Saint Grégoire le Grand, par exemple, a quelque autorité en la matière, qui donnait comme instructions aux missionnaires envoyés, sous la conduite de saint Augustin de Cantorbéry pour évangéliser l'Angleterre: — Ne pas détruire les temples païens, mais les asperger d'eau bénite, y déposer des reliques, et remplacer les fêtes païennes par des solennités chrétiennes. Il est vrai que saint Martin, lui, (mais c'était un ex-militaire, et venu de l'abrupte Pannonie...) suivait une méthode plus rude, et certains la lui ont assez reprochée!

En vérité, il n'y a pas plus lieu de s'émouvoir de ces vestiges privés depuis longtemps de maléfices, que du zèle incongru mis à les dénoncer par les pourchasseurs du paganisme qui s'ignore... Ou qui, d'ailleurs, bien souvent, ne s'ignore pas, mais sait ramener les choses à leur juste proportion. Témoin cette lettre de Mistral à Eugène Bernand, l'illustrateur de *Mirèio* (25 décembre 1883): — Votre foi de chrétien est un peu plus puritaine, mon catholicisme est peut-être un peu païen, affaire de climat, de milieu et de race; en résumé, *Gloria in excelsis Deo*.

Quant aux superstitions, je me garderai bien de les défendre; mais il faudrait tout de même s'en expliquer. Outrancier et paradoxal comme il l'est souvent, Joseph de Maistre voyait dans la superstition quelque chose qui est par delà la croyance légitime..., un ouvrage avancé de la religion qu'il ne faut pas détruire, car il n'est pas bon qu'on puisse venir sans obstacle jusqu'au pied du mur.

— Par delà? n'est-ce pas plutôt à côté, c'est-à-dire hors de la droite ligne? Danger de jongler avec les métaphores, et de faire trop bon marché des impératifs d'une doctrine que l'on prétend défendre.

Il ne faut pourtant pas que, pour éviter un tel excès, on tombe dans son contraire; et que l'on impute à superstition des pratiques innocentes et de touchantes dévotions, où se satisfait la piété très respectable de fort bonnes âmes, — d'âmes simples (et d'autres aussi).

Le départ est sans doute difficile à faire; et ceci peut expliquer une opinion de Newman — lequel, avec un pragmatisme tout britannique, paraît prendre assez aisément son parti de la situation: — La religion de la multitude est toujours vulgaire et anormale elle présentera toujours quelque teinte de superstition ou de fanatisme, aussi longtemps que les hommes seront ce qu'ils sont.

Jugement beaucoup trop sommaire, dit Henri Bremond qui le cite, et ajoute:

— *Populaire n'est pas nécessairement synonyme, de vulgaire, de superstitieux, de pharisaïque... Si la poésie populaire est riche de poésie, la dévotion populaire l'est également d'une religion qui nous paraîtrait toute pure, voire sublime, si elle savait, s'exprimer.* (24).

Et ailleurs: — Franchement j'aime mieux la dévotion non pasteurisée de nos pères. Mais, hélas! les pourfendeurs de superstition ont, eux, la superstition de l'autoclave... A l'occasion, ils tentent de minimiser, sinon de ridiculiser, cette dévotion populaire en lui collant l'étiquette folklore, avec le sens péjoratif que ce mot dont on abuse ne comporte que trop facilement. L. Teissier n'y manque pas:

— *Folklore, lorsque pour expier son crime contre la forêt païenne (25) Calendal entreprend d'accomplir un pèlerinage chrétien. Autre était le pèlerinage de Mireille.* (Introduction, p. 347).

Autre, si l'on veut, et je veux bien. Le pèlerinage de Mireille était autre, en un sens moins désintéressé, puisqu'il s'agissait pour elle d'une grâce à obtenir.

(24) *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, tome IX.

(25) Pourquoi païenne, grand Dieu! pour faire pendant et contraste, au pèlerinage chrétien?... Fausses fenêtres pour la symétrie...

Mais aussi chrétien d'inspiration est le pèlerinage de Calendal à la Sainte-Baume, pèlerinage de pénitence si conforme à une antique tradition de l'Eglise. Qu'il ait été fait à un sanctuaire populaire du pays (comme l'est aussi, d'ailleurs, celui des Saintes-Maries-de-la-Mer) ne le réduit pas au caractère de simple démonstration folklorique. A ce compte, mis à part quelques sanctuaires de renommée mondiale, il n'y aurait guère de pèlerinages que folkloriques. C'est peut-être ainsi que, d'Avesnes ou d'Yvetot, l'on voit, à travers un reportage de *France-Soir*, le pèlerinage des Saintes: une authentique et sincère dévotion de Provence et Bas-Languedoc y est transformée en pèlerinage gitan à l'usage touristique.

Pas plus que dans son principe, ce pèlerinage de la Sainte-Baume de trouve grâce dans ses péripéties, aux yeux du critique de *l'Introduction à Calendal*.

— *Ne revenons pas sur le curieux mélange de panthéisme et de spiritualisme qui remplit les premiers vers du poème (l'invocation) et le discours aux compagnons ou francs-maçons au chant VIII.* (p. 346).

Spiritualisme est bien faible — si faible qu'on le dirait consenti de mauvaise grâce — pour qualifier le discours aux compagnons, où se trouvent, avec le symbole magnifique du temple de Salomon (B. Taladoire, *op. cit.*, p. 70) de belles évocations de la tradition catholique provençale et aussi — et surtout — un accent d'humanité et de fraternité profondément chrétien. (Peut-être cet accent a-t-il des résonances quarante-huitardes qui choquent certaines oreilles; mais ceci est une autre question...) Quant au panthéisme de *Calendal*, c'est une découverte de L. Teissier; elle a, faute de mieux, le mérite de l'originalité. Personne jusqu'ici ne l'avait décelé (26).

(26) Notamment pas M. Marcel Decremps, un des plus récents critiques de l'œuvre mistralienne: — Quant aux traces de panthéisme que recèlerait le poème, j'avoue ne point les avoir trouvées. (*La France latine*, 1er trimestre 1960).

Quand B. Taladoire (*op. cit.*, p. 44-45). Qui va jusqu'à signaler le ton franciscain de nombreuses œuvres de Mistral, fait la part, dans d'autres — et précisément dans certains passages de *Calendal* — du sensualisme païen, il marque l'étendue du

registre dont use le poète selon l'inspiration de l'heure, mais n'en tire que des conclusions nuancées et écarte tout soupçon de panthéisme.

Lorsque, après l'abatage forcené des mélèzes du Ventoux, Estérelle s'écrie:

*Mai, di mountagno*

*Li cimo parpelouso apartènon à Diéu*

(mais des montagnes les crêtes sourcilleuses appartiennent à Dieu).

cette prétendue panthéiste distingue fort bien la nature de son Créateur (27). Son affirmation n'en paraît pas moins suspecte à L. T., qui écrit à son sujet il appartient peut-être à l'exégète catholique de se montrer sourcilleux (*Introduction*, p. 346.)

S'il était par trop sourcilleux, l'exégète subodorerait aussi, peut-être, dans l'horreur — et la peur — de la nature et de la Vie dont témoignent de telles critiques, dans cette phobie (l'un panthéisme imaginaire, je ne sais quel relent de quelque inconscient jansénisme (28).

Comment ne pas se poser la question devant cette hargne tenace et aveugle qui ne désarme pas — mais insiste, au contraire, et assez lourdement —, après le cri d'espoir en l'au-delà qui jaillit du cœur d'Estérelle en péril de mort.

(27) Comme aussi, et plus nettement encore, au chant IX:

*La naturo, mirau de Diéu e creaturo...*

(La nature, miroir et création de Dieu...)

(28) Je sais fort bien que L. T., dans son *Mistral chrétien*, et ailleurs, ne manque pas une occasion de dénoncer le jansénisme. Cela ressortit à une psychanalyse élémentaire et illustre la théorie des actes manqués.

Car c'est face à la mort, qu'elle juge à bon droit imminente, — Sévéran et ses estafiers, ayant retrouvé la trace de Calendal, vont tenir les amoureux à leur merci, et ils n'ont pas à en attendre — c'est alors qu'Estérelle lance à la vie de l'autre monde son acte de foi. Et elle poursuit:

*Aubre dóu mount Gibau! Pinedo,*

*Eusiero, nerto e mourvenedo!*

*E lu, soulèu tremount! e tu, campèstre siau!*

*E tu, mar superbo! à l'angóni,*

*Vous prene, iéu pèr testimóni*

*De moun eterne matrimóni!...*

*Aucèu de la fourèst, cantos lou cant nouviau!*

(Arbres du mont Gibal! Bois de pins, bois d'yeuses, myrtes et genévriers et toi, soleil couchant et toi, lande tranquille! et toi, mer superbe! à l'agonie, je vous prends, moi,

pour témoins de mon éternel hyménée!... Oiseaux de la forêt, chantez le chant de noce!)

Cette apostrophe à la nature, et cet adieu plein de passion — avec un arrière-goût de regret — à ses beautés, après tout assez naturels chez la fille sauvage et fière qu'est Estérelle, L. Teissier y voit encore une profession de panthéisme. On peut d'autant moins l'en croire qu'il a la vue basse, ou l'esprit troublé, au point de prendre l'un pour l'autre les deux héros du poème, et écrit sans sourciller:

— *Lorsque le héros prend à témoin de ses noces les arbres et la mer..., ces oiseaux sont sans doute les palombes dont le roucoulement d'amour viendra bénir et chanter messe au mariage semi-mithriaque du Drac et de l'Anglore.* (Introduction, p. 347).

Le héros, nous l'avons vu, c'est Estérelle; et c'est elle aussi qui, avant, dit à Calendal, en lui remettant le poignard des princes des Baux:

*Se noun demores lou vincèire,  
Quatecant, o moun bèu, planto-lou dins moun sen.*

(si tu ne demeures pas vainqueur, sur-le-champ, ô mon beau, plonge-le dans mon sein)

continue ainsi, à l'adresse d'un Dieu qu'on peut malaisément assimiler au Grand Tout:

*O Diéu! O Diéu, suprême asile  
D'abord, qu'as fa tant defecile  
En aquest mounde bas l'accès dóu grand amour,  
Perdouno is amo trop bouiènto  
Que l'entravadis impaciènto  
E que lou sauton... E, valènto,  
Duerbe-ié lou clarun que n'a gens de brumour!...*

(O Dieu! O Dieu, suprême asile! puisque tu fis si malaisé, en ce bas monde, l'accès du grand amour, pardonna aux âmes trop bouillantes qui, impatientées par l'obstacle, le franchissent... Et, vaillantes, ouvre-leur la clarté qui n'a point de brouillards!)

N'y eût-il même pas la contrition de ce pardonne, peut-on bien reprocher à Estérelle de ne pas vouloir servir de toton aux jeux lubriques des sicaires de Sévéran? Cette fermeté romaine, pour si peu orthodoxe qu'on la tienne — et, encore faudrait-il y voir d'un peu près (29) — qu'a-t-elle de commun, en tout cas, avec la langueur morbide du jeune Werther? C'est pourtant à ce modèle *made in Germany* que pense L. Teissier, par un contresens vraiment colossal:

— *Quelques vers plus loin... est une prière tout autant panthéiste. Elle a l'air d'être traduite de celle que le Werther de Goethe adressait, au Dieu de Klopstock. Ce n'est en rien la prière de Mireille...* (Introduction, p. 347).

(29) Saint Augustin lui accorderait, sans doute, l'excuse absolutoire, qui a écrit (*La Cité de Dieu*, livre I): — Ainsi donc, à ces infortunées qui se sont tuées pour ne pas souffrir de tels outrages quel cœur refuserait le pardon?

Bien entendu. Pas plus, on l'a vu, que n'était celui de Mireille le pèlerinage de Calendal. *Mirèio* n'est pas Calendau c'est l'évidence, et nous l'avons dit dès l'abord. De l'un à l'autre poème on peut souligner bien des différences; il est plus difficile d'y relever des contradictions.

\*  
\* \*

Reste à examiner la question de la vie future, sur laquelle L. Teissier a découvert deux textes suspects. Celui-ci d'abord (*Mistral chrétien*, p. 42):

*souto terro*

*En pas dourmiren proun sus lou meme coustat*

(sous terre, en paix, et sur le même flanc, nous dormirons assez), disent les princes des Baux au même chant [le 1er].

Oui, mais si l'on veut bien lire ce qui précède immédiatement: — *faire touti sis esperro, disien, es vièure* (lutter de toutes ses forces, c'est vivre, disaient-ils) on voit qu'il s'agit d'une réplique aux tenants de l'existence quiète et tranquille. Il ne faut pas trop forcer le sens d'une formule assez proche, sous son enveloppe brutale, du mot du grand Arnould (serais-je, moi aussi, infecté de jansénisme?): — Nous reposer n'avons-nous pas pour nous reposer l'éternité tout entière?

Et puis, et c'est le tour d'Estérelle, ce vers où l'héroïne dit à Calendal: — *E tu, mort, plus jamai reveiras lou soulèu* (mais toi, une fois mort, tu ne reverras plus le soleil). Sully-André Peyre avait déjà essayé de faire un sort à cette sombre prophétie; L. Teissier se borne ici à reprendre son antienne. Voyons cela de près.

Calendal vient d'accomplir le plus discutable de ses exploits il a abattu la forêt, de mélèzes du Ventoux. Estérelle l'accable de reproches où, dans un hymne à la mère Nature, se mêle un hommage à l'œuvre divine au sein de laquelle les crêtes sourcilleuses appartiennent à Dieu. De ce flot, tumultueux et, si l'on veut, un peu trouble, mais d'où n'est pas exclu tout spiritualisme, déferle l'antithèse finale:

*...la fourèst sus lis auturo,*

*Redreissara soun estaturo,*

*E tu, mort, plus jamai reveiras lou soulèu*

(la forêt sur les hauteurs, se redressera tôt ou tard, mais toi, une fois mort, tu ne reverras plus le soleil)

Argument *ad hominen*, un peu terre-à-terre, et même, si j'ose dire, infraterre; mais que dire de mieux, en un tel moment, à qui vient d'agir en brute splendide?

Et s'il y avait là, chez Mistral, quelque réminiscence biblique? un écho plus on moins conscient du cantique d'Ezéchias? (*Isaïe*, 38,18): — ceux qui descendent dans le sépulcre n'attendent plus rien; vous ne leur avez rien promis; on mieux, car la ressemblance est vraiment frappante, une trace visible du psaume 48 (p. 20): — il (l'homme) ira rejoindre le groupe de *ses pères qui plus jamais ne verront la lumière?* (30).

Si je tente, et si j'essaie (le justifier, une interprétation meilleure que celle de S.-A. Peyre et L. Teissier, c'est surtout — car, le plaisir de les contredire n'est qu'accessoire — par souci d'accorder Estérelle avec elle-même. La version Peyre-Teissier, en effet, se heurte à deux autres propos (fort clairs, ceux-là) de l'héroïne, et que, malheureusement, L. T. s'est abstenu de citer.

C'est, au chant IX:

*Mai li simple de cor e li grand de vertu,  
La mort, pèr ai sauvarello.  
Es uno man que desfourello  
L'esprit trelusènt de soun fourrèu estu.*

(Pour les simples de cœur et les grands de vertu, la Mort est une main qui sauve, une main qui tire du fourreau étouffant le radieux esprit). (31).

(30) Voir Appendice II: *Mistral et la Bible*.

(31) S'il n'a pas cité ce passage, L. T. y fait pourtant une brève allusion dans *l'Introduction* (p. 345), et tranche pas plus chrétienne [que les autres]. Or, les Saintes Maries n'en disent pas beaucoup plus à Mireille, et ne le disent guère autrement (et ce sont les Saintes!):

*E lou grand mot que l'ome óublido  
Veleici: la mort es la vido!  
E li simple, e li bon, e li dous, benura!  
Emé l'aflat d'un vènt sutile,  
Amount s'envoularan tranquile  
E quitaran, blanc coume d'ile,  
Un mounde ounte li Sant soun de-longo aqueira!*

(Et le grand mot que l'homme oublie, le voici: La mort c'est la vie! Et les simples, et les bons, et les doux, bienheureux! A la faveur d'un vent subtil, au ciel ils s'envoleront tranquilles, et quitteront, blancs comme des lis, un monde où les Saints sont continuellement lapidés!)

c'est, ensuite, au chant XII:

*Car desenant, à tu me ligue  
Pèi l'ur d'aquesto vido, — e de l'autro peréu!*

(car à toi désormais je me lie pour l'heure de cette vie, comme de l'autre!)

Cet autre me suffit, et doit suffire à beaucoup, je crois. Quant aux autres, je me méfie un peu: j'ai grand peur qu'il n'acceptent l'évangélique *multae mansiones...* avec la réserve tacite que le plan de ces demeures doit être soumis à leur agrément.

\*  
\* \*

Calendal n'est donc pas un mécréant ni un sceptique j'accorde que sa foi, un peu trop charbonnière au gré des superbes, soit plus sentimentale que dogmatique, et liée, au point d'en être parfois alourdie, à ce qu'ont d'inévitablement terrestre la patrie et la tradition. Traditionnelles aussi — mais non, pour autant, superstitieuses ou pharisaïques — sont souvent les manifestations extérieures de sa croyance, qu'on ne saurait juger équitablement sans les situer dans ce cadre — temps et lieu — qui fut le leur.

Ce croyant, au demeurant, n'est pas un saint, et je ne sache pas que nul ait jamais prétendu le contraire. Héros à certains égards, il ne porte pas jusqu'à l'héroïsme la pratique des vertus évangéliques. C'est un homme (un surhomme, si l'on veut) qui trame, comme nous tous, l'héritage pesant des faiblesses humaines. Et l'on a trop beau jeu, si l'on pratique pour lui son examen de conscience, à relever ses défaillances.

Encore n'ont-elles rien de bas. Et, notamment, tout ardent et passionné qu'il soit, il nous apparaît, dans son comportement avec Estérelle comme avec les ribaudes de Sévéran, peu sensible aux prestiges de la chair et sourd à ce que Bossuet nomme les hennissements de la luxure. Par contre, il est vrai, l'idée du suicide l'effleure, et celle d'un duel avec Sévéran l'exalte. Mais il n'est pas moins vrai qu'il dit: — *Ai temour que de Diéu* (je n'ai crainte que de Dieu). La tentation n'exclut pas la foi — même si l'on y succombe: le juste, dit-on, pèche sept fois par jour.

Ce juste-là, pauvre pécheur comme tant d'autres, humble croyant de bonne volonté, rendons grâces aux critiques pointilleux qu'ils ne l'aient pas travesti — et Mistral à travers lui — en sectateur, voire en pontife du dieu Mithra. Car *Calendau*, on le sait, s'achève dans une apothéose de gloire et de lumière où

*Lou grand soulèu mounto, ilumino,  
En coungreiant sènso termino  
De nouvèus estrambord, de nouvèus amoureux*

(le grand soleil monte, illumine, en procréant sans limite ni fin de nouveaux enthousiasmes, de nouveaux amoureux).

Mais, ce soleil mistralien, c'est  
...*lou soulèu que Diéu doumino*  
(le soleil dont l'empire est à Dieu).

On trouvera, sans doute significatif — ou, au moins, symbolique — que l'épopée de Calendal se termine par un triomphe où, dans l'éclat du soleil, les cieus racontent la gloire de Dieu (32).

(32) *Psaumes* (18, 1).

\*  
\* \*

## APPENDICES

### 1 — RELIGION ET POLITIQUE

La distinction nécessaire entre religion et politique, L. Teissier ne la fait pas toujours (je crains, hélas! qu'il ne faille dire qu'il ne la fait jamais). Nous avons vu déjà deux exemples d'une telle erreur; il en est plusieurs autres dans son *Mistral chrétien*. L'auteur ne s'y défend guère — ou pas du tout — de la confusion entre le spirituel et le temporel, et invoque volontiers, à l'actif du christianisme mistralien, des démarches ou des attitudes qui ne relèvent à quelque degré — si tant est qu'elles en relèvent — que d'options ou de préférences politiques.

Je sais bien qu'il n'est pas tout à fait sans excuse, et qu'il suit, ce faisant, la pente paresseuse de vieilles habitudes. Il est si vite fait de classer les gens en deux groupes, l'un et l'autre assez composites, d'ailleurs: droite et gauche, blancs et rouges. Et si commode d'opérer cette dichotomie suivant le grossier clivage cléricaux et laïcs. On ne s'en étonne pas moins qu'un esprit averti chemine sans hésitation apparente dans ces sentiers battus.

Ce conformisme, au demeurant, ne réussit guère à L. Teissier; et les exemples qu'il donne sont assez peu pertinents. Voyons-les:

— *En juin 1889, Mistral, à Paris, en avait le plein dos de ces félibres de Paris et de leurs simagrées républicaines, sectaires, etc... Pour s'en désinfecter, il s'en alla dîner chez le Duc d'Aumale avec des parents du tout jeune félibre F. de Baroncelli.* (p. 87).

L. T. pouvait, tant qu'à y être, citer d'autres preuves des bons rapports de Mistral avec la famille d'Orléans: invitation en 1884 chez le comte de Paris, contribution de ce dernier à la, souscription ouverte par les félibres de Paris (1886) pour offrir à Mistral son buste en bronze, dédicace par le poète de la traduction provençale d'un poème de Camoëns à sa gracieuse Majesté la reine Amélie, hommage nécrologique de Mistral à l'auguste descendant des rois de France et de Provence (*L'Aiôli*, 17 septembre 1894). Mais, bon Dieu qu'est-ce que cela prouve? — et qu'est-ce que ça prouve, surtout, quant aux sentiments religieux de Mistral?

Celui-ci, durant son séjour parisien du printemps 1884, accepta aussi du président, Grévy, — le billardier honni par Dom Xavier de Fourvières (1) une invitation à dîner à l'Élysée. De quoi donc allait-il s'y désinfecter, pour parler comme L. Teissier?

— *En 1899, contre la candidature d'une chanteuse (Holmès? ou Hatto?) persona grata du gouvernement et des ministres, Mistral désigna, pour devenir Reine du Félibrige, Marie-Thérèse de Chevigné, fille d'un ami du Comte de Chambord.* (p. 95).

(1) *Partènço de l'ourgueno de Ferigoulet* (revue *Calendau*, n° 55. p. 196).

L'auteur n'a pas l'air de trop savoir, au juste, quelle dauphine était *persona grata* en vue de la royauté félibréenne, ni quels étaient ses protecteurs (noter la curieuse formule: du gouvernement et des ministres; en ce temps-là, c'était tout un). En admettant même que l'anecdote ne soit pas controuvée, on peut imaginer quelque vague parlementaire radical plus ou moins en relation avec les pontifes du café Voltaire, siège de la Société des Félibres de Paris. Mistral avait cent raisons pour une — sans que la religion y fut pour rien — de faire pièce à un projet aussi saugrenu.

— *C'est la même année (1904) que fut fondée à Maillane une société royaliste de secours mutuels dont Mistral accepta la présidence d'honneur.* (p. 97).

Faible argument, eu vérité. Et qui va même, à y bien voir, contre la thèse de l'auteur. Car, si, comme il est fort probable, les mutualistes royalistes de Maillane invoquaient — après celle des lois sociales de la République — la protection divine, et faisaient, à ces fins, célébrer une messe à laquelle n'assistait pas leur président d'honneur, on ne voit pas très bien comment cette abstention pourrait être portée au crédit de la piété mistralienne.

Moins heureux encore, si possible, est L. Teissier quand il essaie d'expliquer par des raisons de tactique politique un fléchissement dans les convictions religieuses de Mistral en 1877:

— *Je sais bien qu'à cette époque Mistral réorganisait l'association félibréenne, y appelant les Rouges et les Blancs. Aurait-ce été une catastrophe si le chef du Félibrige s'était confessé? C'était, en outre, l'époque où, abandonnant l'idée de La Revanche en tant qu'idéal politique, les gouvernants de la France conviaient les citoyens à manger du curé à titre de diversion.* (p 22).

Je sais bien, pour ma part, connue tout le monde (ou presque) que si 1877 est l'année du fameux discours terminé par le cri de guerre: — Le cléricalisme, voilà l'ennemi. Gambetta n'était pas alors le gouvernement mais, tout au contraire, l'opposition. Les gouvernants de la France, à cette époque, furent, tour à tour Jules Simon, le duc de Broglie et Dufaure (ne comptons que pour mémoire le général de Rochebouët); il est plaisant, de les voir inculper de prêtrophagie.

Le moins qu'on puisse dire est que L. Teissier anticipe (2).

Il est vrai que, parfois, il retarde ainsi dans *Mistral chrétien* (p. 76) En 1889, pour ne pas perdre d'aussi bonnes habitudes, Gambetta fera des promesses analogues [sur la décentralisation]. Puis-je rappeler que Gambetta était mort en 1882?...

Autre exemple de chronologie titubante, et qui se réfère plus directement, encore à la religion de Mistral. Il s'agit de la fondation du Félibrige, qu'une pieuse tradition place au 21 mai 1854.

— *On a trop dit que Mistral, avait romancé son récit. Il n'en est rien les Sept de la légende étaient bien les sept présents, leur réunion était préméditée, et la fondation du Félibrige fut un acte semi-religieux débutant par une messe où tous communient. Arnavielle qui aimait à conter la chose, dit que Brunet regimbait un peu mais qu'il suffit pour le décider d'un mot de Mistral déjà chef: — Anen, fagues pas lou couloun.* (p. 29).

Voilà des précisions qu'on aimerait croire puisées à bonne source, et que cautionne le témoignage autorisé d'Arnavielle. Mais, dans un tract publié en 1956 sous le titre: *Questioun d'aparamen*, voici une première correction:

— *Alor que, iéu, interpoulacioun de noto, aviéu classa en 1854 uno coumunioun que se faguè davans lou Paire d'Alzon en acioum de grâci per lou triounfle de Mirèio.* (Alors que j'avais classé en 1854 — interpolation de notes — une communion qui eut lieu devant le P. d'Alzon, en action de grâces pour le triomphe de *Mirèio*) (3).

(2) Il n'anticipe pas moins, dans *l'Introduction à Calendal* (p. 50) en écrivant de Charles de Hohenzollern-Sigmaringen qu'en 1869 il était déjà roi de Roumanie.

(3) Nîmes, 12-13 mars 1859.

Enfin, dans *l'Introduction à Calendal* (p. 344), bien que sous une forme plus entortillée, la rectification va beaucoup plus avant:

— *Profîtons de la circonstance pour rectifier une erreur que nous avons commise page 29 de notre brochure. Par suite d'une interpolation de nos notes, et nous ne retrouvons plus la note en question., nous plaçons au 21 mai 1854 un menu fait (4) qui est, sans doute, du 13 mars 1859 ou du 2 février 1862.*

...ou de l'an quarante, à la Saint-Glinglin. Tant d'incertitude aboutit au moins à une certitude; c'est que l'anecdote Brunet est un détail imaginaire inventé pour faire plus vrai. Comme il arrive toujours dans ce cas, le pieux mensonge, une fois décelé, rend suspecte toute l'histoire — ou la rendrait, si l'on ne savait déjà qu'elle comporte une large part de légende.

(4) Sic.

## II. — MISTRAL ET LA BIBLE

Dans son *Introduction à Calendal*, L. Teissier revient en partie sur son jugement, du moins en ce qui concerne le vers :

*E tu, mort, jamai plus reveiras lou soulèu*

Il écrit, en effet (p. 344-345)

— *Sans doute, ces paroles païennes ne représentent la pensée ni d'Estérelle; ni des princes des Baux.*

*Elles sont des réminiscences des vers de Catulle (Ad Lesbiam, c. v.).*

*Nobis, quum samel occidit brevi lux,  
Nox est perpetua una dormienda.*

Il se peut. Mais ces paroles païennes n'en sont pas moins, aussi, hébraïques d'inspiration et, si réminiscence il y a, la ressemblance avec le texte du Psalmiste n'est pas moins frappante qu'avec celui de Catulle.

La rencontre pourrait n'être que de hasard; mais cette évocation du *shéol* est une constante biblique, et notamment psalmique, telle qu'on l'imagine mal n'avoir en rien influencé le poète qui, dès ses premiers essais, traduisait le psaume *Miserere* et fit graver sur son tombeau un verset du psaume *In exitu*. Pas plus que les textes déjà cités, il n'a dû ignorer — ni tout à fait oublier — ces passages du psaume 87 :

*Déjà compté comme descendu dans la fosse — je suis un homme fini: — exclu parmi les morts, — comme les tués qui gisent dans la tombe, — eux dont tu n'as plus souvenir.... tu m'as mis au tréfonds de la fosse, — dans les ténèbres, dans les abîmes... Pour les morts fais-tu des merveilles, — les ombres se lèvent-elles pour te louer?...*

et du psaume 88 :

*Souviens-toi de moi, quelle est ma durée, — pour quel néant tu as créé les fils d'Adam.*

Et ceci nous aiguille vers la question de l'inspiration biblique — plus ou moins voulue, plus ou moins fortuite — dans l'œuvre de Mistral. Je ne me suis pas avancé très loin dans cette voie; assez toutefois, pour me persuader qu'il y aurait là d'assez curieuses rencontres à faire. En voici quelques-unes, cueillies presque au hasard et, en tout cas, hors de toute recherche systématique.

Lorsque, dans *Mirèio* (ch. VII), maître Ambroise chapitre son fils Vincent :

*Desempièi quouro la gavello*

*Repren lou meissounié?...*

(Depuis quand le faisceau d'épis reprend-il le moissonneur?...)

il parla le langage de saint Paul dans l'Épître aux Romains (9, 20): Le vase d'argile va-t-il dire à celui qui l'a modelé:

— Pourquoi m'as-tu fait ainsi?, où l'Apôtre est lui-même un écho d'Isaïe (45, 9): — L'argile dit-elle à celui qui la façonna: Que fais-tu?...

Les vers qui suivent, variations autour de celui-ci:

*Li cinq det de la man soun pas tóuti parié!*

(Les cinq doigts de la main ne sont pas tous égaux).

rappellent de fort près les versets de L'Ecclésiaste sur l'inégalité des conditions (33, 7-15): — Pourquoi un jour est-il plus grand que l'autre... etc.

C'est encore à une vision d'Isaïe (11, 6-9): — Le loup habite avec l'agneau, la panthère se couche près du chevreau, etc... On ne fait plus de mal ni de ravages sur toute ma sainte montagne... que fait penser l'avenir de paix rêvé tout haut par la reine Jeanne (*la Rèino Jano*, acte III, scène 3):

*Oh! leissas-me pensa que vuei tout s'apasimo,*

*E que vuei lou malan pèr toujours s'abasimo!*

*Vèire lou mounde en pas, li terro labourado*

*La fado e l'agneloun tranquile dins la prado;*

(Oh! laissez-moi penser qu'aujourd'hui tout s'apaise, et qu'aujourd'hui le mal tombe aux abîmes pour toujours!... Voir en paix le monde, les terres labourées, la brebis et l'agneau tranquilles dans la plaine...)

Dans lou Saume de la Penitènci, la demi-strophe:

*Segnour, sa la ciéuta rebello*

*Que nous regis*

*E nous cougis (5).*

(Seigneur, si la cité rebelle qui nous régite et nous contraint)

renouvelle, en l'appliquant, à Paris, l'imprécation de Sophonie (3, 3) contre Jérusalem, la rebelle, la ville tyrannique.

(5) Nous citons, bien entendu, la version originale, et non la variante diplomatique introduite quelques années après:

*Segnour, se li ciéuta rebello*

*Pèr drudarié*

*O matarié.*

(Seigneur, si les cités rebelles, par opulence ou par folie).

A noter aussi que les vers de la chanson *lou cinquantenàri dóu Felibrige*:

*Que la terro se duerbe*

*Pèr lis aprefoundi!*

(Que la terre s'entrouvre pour les engloutir)

reprennent, — avec beaucoup plus de littéralité dans le texte provençal — la malédiction du psaume 62: — qu'ils descendent dans la profondeur de la terre.

Quant à l'expression: — la terre des vivants du poème *Lou Lioun d'Arle*:

*Desempièi que Diéu me gardo*

*Sur la terro di vivènt*

(Depuis que Dieu me garde sur la terre des vivants)

elle appartient au vocabulaire le plus courant de l'Ancien Testament: cf. notamment les Psaumes (26, 51, 114 et 141), Job (28, 13). Isaïe (38, 11 et. 53, 8), Jérémie (11, 19).

... car Mistral semble nourri des Saints Livres, comme l'était Bossuet, dit Jose Vincent (*Frédéric Mistral*, Beauchesne, éd., Paris, 1918, p. 270), avec quelque exagération, sans doute. Mais, en sens contraire, *Barthélemy Taladoire* commet une erreur manifeste en écrivant (*op. cit.*, p. 24) qu'il (Mistral) revint sur ses vieux ans, en traduisant la *Genèse* (1910), à cette inspiration première qui lui faisait mettre en vers provençaux, sur les bancs du collège, *le Psaume de la Pénitence*. La traduction de *la Genèse* a bien été éditée en 1910, mais elle a été faite au cours de nombreuses années et publiée, chapitre par chapitre, (jusqu'au chapitre XXXIII inclus), dans *l'Armana Prouvençau*, entre 1878 et 1908. Il est invraisemblable qu'en ce commerce, intermittent, certes, mais prolongé, avec l'Ancien Testament, Mistral n'ait pas eu la curiosité d'aller au delà du premier livre du Pentateuque.

**© CIEL d'Oc – Juliet 2013**